

Nouvelles du Front

*Lettres de Poilus
écrites par les élèves de 2EL1*



Sur la route de Verdun, la relève - 25 février 1916
Aquarelle de François Flameng

Source : <http://dessins1418.free.fr/dsnuit.htm>

**COMITE D'ENTENTE
DES ANCIENS COMBATTANTS
de
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES**



**Madame Sabine MURA
Lycée François Arago
36, Avenue de l'Europe
94190 Villeneuve-St-Georges**

Villeneuve-St-Georges, le 26 octobre 2008

Chère Madame,

Vous avez eu l'amabilité de participer, avec votre classe de BEP Electrotechnique (2EL1), au concours « Ta lettre de Poilu » organisé par le Centre Culturel et les Bibliothèques Municipales de notre Commune avec lesquels notre Comité s'est associé.

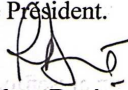
Nous tenons à vous en remercier et à vous féliciter pour le travail accompli. La lettre rédigée est de grande qualité et répond parfaitement aux critères fixés par le règlement de ce concours.

Nous vous prions de bien vouloir transmettre nos vives félicitations à vos élèves et leur dire combien nous avons apprécié leur implication dans ce challenge.

Nous les invitons à participer avec leurs camarades des collèges aux cérémonies commémoratives du 11 novembre ainsi qu'aux diverses manifestations organisées localement dont le programme vous a été remis à leur intention.

En vous renouvelant nos remerciements, nous vous prions d'agréer, Chère Madame, nos respectueux hommages.

Le Président.


Robert Doré

Verdun, le jeudi 6 mai 1915

Ma chère Ninon,

J'ai reçu ta dernière lettre avec les photos des enfants qui m'ont fait très plaisir. Je suis un peu malade mais je pense tenir le coup. J'aurais pu faire la guerre pendant des années si je t'avais à mes côtés. Si je tiens, c'est que vous êtes à l'abri.

Dans ta dernière lettre, tu m'as dit que notre fils Antoine était malade. J'espère qu'il s'est remis de son mal de ventre. Il a du grandir. Ce petit est mignon. Je me rappelle du premier jour où il m'a appelé papa. J'étais tellement ému. Je ne savais plus quoi dire à part que je l'aimais. C'est mon petit, mon enfant, et peut-être que je ne le verrai plus jamais. Il faut que je reste en vie.

Maintenant, je vais te raconter ce qui se passe. On était un peu tous contents d'aller à la guerre. Je sais que ça semble absurde, mais pourtant c'est la vérité. Je suis fier de servir mon pays, mais ça devient de plus en plus difficile. Ça va faire neuf mois que je suis parti, mais sans toi et les enfants c'est comme si ça faisait vingt ans. Tous les soirs, je regarde vos photos.

Ça commence à être dur de vous écrire. Où je suis, il ne me reste plus un moment de libre. Les allemands nous marmitent continuellement. Ils sont bien équipés, ils ont des canons et de bons fusils. Nous manquons de nourriture, c'est grâce à vos colis que nous nous nourrissons. Dans les tranchées, on se repose trente minutes et on change le tour de garde. Ici, il faut toujours être sur ses gardes parce que la menace est permanente.

La guerre fait des ravages. Nous sommes montés à l'assaut. Nous essayons de les faire reculer sans succès pour le moment. Le premier affrontement a été très difficile car les lignes adverses ne sont éloignées que de quinze kilomètres. Les combats sont très physiques, il faut courir dans la pluie, la boue colle aux chaussures, les bardas sont très lourds.

Moi je résiste, mais c'est dur de voir chaque jour des compagnons mourir. Hier, j'ai perdu six camarades dans une embuscade. Alain dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre n'a pas survécu non plus. Il nous a quittés il y a deux jours. Le jour où il nous a quittés, j'ai eu très peur. J'ai voulu le relever après le coup qu'il a pris, et j'ai été blessé à la jambe. J'ai cru que j'allais y rester moi aussi. J'ai demandé une permission, mais je pense que je ne l'aurai pas.

Je dois reprendre mon poste. J'attends de vos nouvelles et votre prochain colis plein de bonnes choses à manger avec impatience. Mon amour pour toi me donne l'espoir et le courage de continuer la guerre. Mais si je meurs, n'oublie pas que je t'aimais de tout mon cœur, toi et les enfants. Je vous embrasse tous.

Marcel.

Un coup de canon de 270

Dessin de Georges Leroux

Le coup du canon, ou plutôt du mortier, de 270 produit une énorme boule de feu dans laquelle passe un trait noir. Au loin, d'autres lueurs surgissent de tous les points de l'horizon ... Dans le ciel du soir, une ligne de saucisses observent le tir. Plus haut, des avions, qui reviennent de survoler les lignes ennemies et de photographier l'état de destruction des ouvrages allemands, glissent dans la trajectoire des gros obus.

Georges Leroux commentant son propre dessin dans "L'illustration", décembre 1917



Source : <http://dessins1418.free.fr/dscanon.htm>

Ma Chère Maman,
Je ne dors pas, je ne trouve pas le sommeil j'ai peur parce que la situation devient dure.
Nuit et jour, il y a des bombardements.
La résistance ça devient de plus en plus dur tous les jours au fond des tranchées.
Je sais qu'un jour ce sera la fin de cette guerre.
Nous chanterons la victoire de cette bataille que mes douleurs se transforment en gloire.

Le 12 avril 1915

Chère Pauline,

La guerre fait des ravages des deux côtés. Il y a beaucoup de morts et il fait froid. Mes vêtements sont sales.

Tu me manques toi et les enfants Antoine et Charles. J'espère qu'Antoine a trouvé un lycée. Et que la rentrée de Charles à l'école primaire c'est bien passée.

Et toi ma Chérie, vas-tu bien? Je pense nuit et jour à toi en me disant que bientôt la guerre finira. Moi je résiste, mais c'est dur de voir chaque jour des compagnons mourir. Hier par exemple, j'ai perdu six camarades dans une embuscade.

Les allemands seront mes ennemis jusqu'à la mort.

Chère Hélène chérie,

En 1918 pendant la première guerre mondiale quand l'Allemagne attaque les Français vingt personnes civiles ont été mortes et moi je me demandais si ma famille était morte. Tous les soirs, je regarde la seule photo de ma famille que j'avais. Je me demande si mon Hélène chérie et mes deux enfants Mathieu et Julien pensent à moi comme je pense à eux jusqu'à quand la guerre est finie.

Le lendemain c'est fini la guerre et je suis rentré chez moi et la j'ai vu ma famille mortes tous dans la salle à manger, je me suis dit que j'avais vécu à la guerre pour rien car toutes les personnes que j'aime ne sont plus de ce monde. Mais cette lettre à jamais était reçue.

François Henri

22 avril 1915

Chers Parents,

Je vous écris cette lettre pour vous donner de mes nouvelles. Les jours et les nuits sont durs ici. Pour commencer la journée, l'artillerie à commencé à déverser des tonnes d'explosifs. Les tubes des canons s'échauffent et les servants deviennent sourds

On tire sur les hommes, normale, c'est la guerre des tranchées qui dure depuis 1 an déjà. Le point de contact des deux armées ennemies, le front s'est stabilisé. Entre les lignes, il y a une zone nommée « no man's land ».

La nuit - *Dessin de Pierre Lissac*

Pour avoir partagé, aux jours sans pain de la retraite, les quelques pommes vertes glanées à grand-peine, pour avoir trimé en même temps, marché ensemble, souffert aux mêmes endroits, pour avoir été enterrés par la même mine, enlisés dans la même boue; pour avoir courbé la tête sous les mêmes rafales, pour avoir été souffletés du vent des mêmes marmites, ils ont conçu l'un pour l'autre une amitié profonde (...) On ne les voit jamais l'un sans l'autre. Leurs créneaux sont côte à côte dans la tranchée, en marche les deux hommes marchent au même rang et le plus fatigué passe son fusil à l'autre (...) L'amitié mutuelle les soutient dans leur rude et long effort; comme ces boeufs habitués à porter le même joug, ils se sentent appuyés l'un sur l'autre et souffrent moins de se savoir souffrir ensemble.

Le Périscope, journal des tranchées, 1916



Le 7 avril 1915

Chère Famille,
Ma chère femme, Mes chers enfants,

Je vous écris cette lettre d'un petit endroit que j'ai trouvé. Cet endroit est abrité et humide mais confortable. Il y a une petite brise fraîche, mais à quelques mètres de là, les balles sifflent, les bombes explosent et font des centaines de morts. Ce sont les allemands qui nous bombardent. Ils sont à environ 20 mètres de nos lignes et nous essayons de les faire reculer sans succès pour le moment.

Comment allez-vous ? Pour moi, ça pourrait aller mieux. J'ai reçu une balle dans le bras, mais ce n'est rien de grave. J'ai demandé une permission, mais je pense que je ne l'aurai pas. J'espère avoir des nouvelles de vous le plus rapidement possible car vous me manquez tous.

Je suis désolé de vous l'apprendre, mais à mon grand regret je suis obligé de vous dire que notre cher et grand ami Albert est mort en me sauvant la vie.

Je dois reprendre mon poste, j'attends votre prochain colis plein de bonnes choses à manger avec impatience. Je vous embrasse tous.

Bientôt la victoire et bientôt nos retrouvailles.

Alcide

31 mars 1916

Mes bons chers parents, ma bonne petite sœur,

Je vous écris cette lettre du front. Il ne me reste plus un moment de libre. Nuit et jour il faut être au travail ou au créneau. De repos jamais. Je dors une heure, puis une deuxième fois deux heures. Les autres c'est pareil que moi.

Il faut respecter les règles. Je reste six heures des fois au créneau avant d'être relevé. Ici des hommes ont perdu des pieds et des bras. Chaque jour des hommes perdent quelque chose.

La guerre dure depuis 2 ans. Je ne suis pas encore allé au combat. Mais maintenant je vais me battre pour notre pays. Nous attaquerons le 16 avril, je ne sais pas si je vais revenir. Certains soldats ne reviennent pas. Dites-moi bonne chance. Si je ne meurs pas, on se reverra.

Votre fils et votre frère.

12 avril 1915

Mon cher Brice,

Ça commence à être dur de t'écrire. Les allemands nous bombardent. On se repose dans les tranchées. Nous avons marché quinze kilomètres et maintenant nous sommes en Autriche.

La Halte dans la Nuit,
Décembre 1916 -
D'après une eau-forte de Léon Broquet



Verdun, le jeudi 6 mai 1915

Ma chère Ninon,

J'ai reçu ta dernière lettre avec les photos des enfants qui m'ont fait très plaisir. Je suis un peu malade mais je pense tenir le coup. J'aurais pu faire la guerre pendant des années si je t'avais à mes côtés. Si je tiens, c'est que vous êtes à l'abri.

Maintenant je vais te raconter ce qui se passe. On était un peu tous content d'aller à la guerre. Je sais que ça semble absurde, mais pourtant c'est la vérité. Le premier affrontement a été très difficile car les lignes adverses ne sont éloignées que de quinze kilomètres de notre camp. Ça va faire un an que je suis à la guerre mais sans toi et les enfants c'est comme si j'avais fait 20 ans. Nous sommes montés à l'assaut. Ici, il faut toujours être sur ses gardes parce que la menace est permanente.

Dans ta dernière lettre, tu m'as parlé de notre fils Antoine était malade. J'espère qu'il s'est remis de son mal de ventre. Il a du grandir, ce petit est mignon. Je me rappelle du premier jour où il m'a appelé papa. J'étais tellement ému. Je ne savais plus quoi dire à part que je l'aimais. C'est mon petit, mon enfant, et peut-être que je ne le verrai plus jamais. Il faut que je reste en vie.

Et toi, comment te portes-tu?

Les combats sont très physiques, il faut courir dans la pluie, la boue colle aux chaussures, les sacs sont très lourds. Mes compagnons sont très solidaires. Alain dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre n'a pas survécu. Il nous a quittés il y a deux jours. Le jour où Alain nous a quitté j'ai eu très peur. J'ai voulu le relever, après le coup qu'il a pris et j'ai été blessé à la jambe. J'ai cru que j'allais y rester moi aussi.

Les Guetteurs

d'après une eau-forte de Léon Broquet

La veillée commence dans la nuit noire. Les hommes se baissent chaque fois qu'une fusée fait briller les casques et éclaire pour quelques instants notre champ de tir : un plateau de boue, de monstrueux entonnoirs pleins d'eau, quelques arbres déchiquetés, que nous appelons des "cure-dents". A quarante mètres, un remblai blanchâtre indique la tranchée ennemie où d'autres hommes sans doute veillent, silencieux comme nous.

Jean Galtier-Boissière, *Un hivers à Souchez*, 1917



8 mai 1916

Chers Parents,

Je n'arrive plus trop à vous écrire. Je n'ai plus un moment de libre. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il faut être au travail ou au créneau. J'ai à peine 5 minutes pour manger. Après il faut reprendre sa garde. Sur 24 heures je ne dors que deux heures. Mon lit douillet me manque, et un bon bain chaud aussi.

Un renfort de 20 hommes arrive. Il n'y a pas de discipline militaire, c'est l'esclavage. En ce moment nous faisons un effort surhumain. Il m'est impossible de tenir longtemps. Marche, faute, moindre défaillance, faute contre la discipline : 10 jours de prison

Nous sommes mal nourris, seul le pain est bon. Une nuit je regagné le secteur actuel mon officier m'a perdu. J'ai marché trois heures pour gagner le point de départ. La pluie et la neige tombaient. J'ai été marmité. J'ai parcouru quinze kilomètres. En ce moment c'est beaucoup trop pour moi et par un temps abominable.

12 avril 1915

Mon cher Paul et ma chère Angélique,

Ça commence à être dur de vous écrire. Où je suis il ne me reste plus un moment de libre. On se fait bombarder. Les allemands sont bien équipés, ils ont des canons et de bons fusils.

Quand j'ai le temps je pense à vous. Dans les tranchées, on se repose trente minutes et on change le tour de garde.

Il y a des soldats qui deviennent fous, ils courent dans le no man's land, là où il n'y a personne. Si une personne part là-bas elle se fait tuer. Le 8 août nous allions prendre une ville appelée Mulhouse, mais j'ai appris que deux jours plus tard les allemands ont réussi à la reprendre. Après la ville de Mulhouse nous avons fait quinze kilomètres, on s'est caché dans la campagne et on est reparti. On fait dix à quinze kilomètres par jour.

Mais sinon je vais bien. Et j'enverrai des lettres pendant toute la durée de la guerre.

Alfred.

La relève

Dessin de Léon Réni-Mel

C'est l'heure. Toile de tente en bandoulière, musette aux côtés, bidon plein, cafard noyé dans le vin remboursable, nous attendons pour partir que la nuit ait fini de recouvrir toute chose de son camouflage sombre. Nous marchons depuis dix minutes à peine que la pluie se met à tomber. C'est ici qu'il faut se barder de patience, de volonté et de force.

Le 120 court, journal des tranchées, janvier 1918



Bonjour ma Chérie et mes enfants,

Bonjour les enfants votre papa est parti à la guerre avec ses copains contre les méchants allemands, les boches qui tuent les français et les françaises. Mais votre papa et ses copains vont les arrêter car ils vont défendre le pays.

Mais j'espère que vous travaillez à l'école car il faut des diplômés pour travailler dans les années futures.

Alors ma chérie, je suis en pleine guerre et je t'écris à toi et aux enfants car je ne cesse de penser à vous. Entre deux rafales d'obus je pense à vous. Je rêve de vous revoir car je ne pense pas que je vais survivre à cette guerre, mais je me bats pour la patrie, mais surtout je me bats pour vous car il ne faut pas que les boches traversent la France pour exterminer la population.

Mais si je meurs, n'oublie pas que t'aimais de tout mon cœur, toi et les enfants.

Marcel.

25 décembre 1917

Pour ma fiancée

Lorsque tu recevras ma lettre j'espère être toujours de ce monde. JE suis mort de faim, j'espère que dans ton prochain colis tu m'enverras des restes. Mon compagnon Scott est tombé le soir de Noël, des mortiers qui se trouvaient à huit heures nous a pilonné puis nous sommes partis en direction d'une ville où nous attendait une mitrailleuse qui a fait le ménage en tuant notre chef de compagnie et 3 de mes camarades. Nous étions armés de fusils à baïonnettes. Nous nous sommes retranchés dans une casemate qui ressemblait à une école les tables et les chaises servaient de boucliers. Les frisés sont à monter les escaliers qui grinçaient. Plus ils s'approchaient, plus mon cœur palpitait. Un officier allemand surgit du couloir en tirant et en hurlant: "Für Deutschland!!"

Puis aussi informé les autres de notre subsistance. C'est là que je me suis aperçu que Scott était blessé. Il ne lui restait que quelques minutes à vivre. Je le tenais dans mes bras comme on tient un nouveau né. Une marre de sang s'étendait sans fin.

Je me sentis devenir aussi sec de sentiment qu'une pierre. J'ai épaulé mon fusil et j'ai tiré. J'ai visé le meurtrier qui venait de sortir du bâtiment. Puis la balle s'est logée dans la tête de l'officier qui est mort.

Soir d'Attaque en Champagne

D'après l'eau-forte de Georges Barrière

Je ne puis croire, je refuserai toujours de croire, que tant de jeunesse, tant d'ardeur, tant de forces fauchées, broyées, soient perdues à tout jamais dans l'espace et dans le temps.

L'Horizon, journal des tranchées, juillet 1917



<http://dessins1418.free.fr/dssoir.htm>

7 septembre 1917

Chers parents,

Il m'est de plus en plus difficile de vous écrire. Je suis fier de servir mon pays mais ça devient de plus en plus difficile. Nous n'avons jamais de repos mis à part le temps de manger. Une fois terminé, c'est de suite qu'il faut reprendre sa garde. Je vous explique en quelques mots qu'ici la mort c'est pire que l'enfer...

Nous sommes en manque de sommeil, il n'y a pas assez d'hommes mais ceux des dépôts vont être appelés pour venir remplacer les évacués ou les disparus. Il y a beaucoup de morts et de blessés. Nous sommes en manque de nourriture c'est grâce à vos colis que nous nous nourrissons.

Les officiers ne sont point familiers, ils sont très strictes. Ils commandent sans se rendre compte que nous faisons des efforts surhumains. Il nous sera impossible de tenir longtemps, on est considéré comme des bêtes et mal nourris.

Pendant les batailles nous utilisons des mitrailleuses, des canons toute arme possible. Nous voyons nos camarades mourir, souffrir. On n'est pas aidés par le temps car il fait très froid et il pleut. Nous marchons des kilomètres sous la neige et la pluie.

Puis il y a l'entrée en guerre des Etat-Unis qui sont venu avec plein d'hommes. Malgré nos pertes. Ils sont rentrés avec plus d'équipement.

Alphonse

Jeudi 6 mai 1915

Chère Coralie,

Quand je t'ai quitté pour aller à la guerre je t'avais promis de revenir.

Le contact avec mes clients dans mon magasin me manque. A chaque fois que je vais au champ de bataille j'ai peur de mourir car les adversaires me tirent dessus et il y a beaucoup d'obus.

Mes compagnons sont très sympathiques, ils discutent avec moi et me couvent au champ de bataille.

Mon rôle dans cette guerre est de couvrir mes compagnons quand on avance contre l'ennemi. Mon amour pour toi me donne l'espoir et le courage de continuer la guerre.

Je t'aime mon amour.

Julien